

la vue de isles de *Sibote*, une part réelle, que lorsque nous vîmes les Corcyréens près d'être entièrement défaits. Athenes crut alors sa gloire engagée à ne pas laisser anéantir un peuple à qui elle avoit accordé sa protection; & nos galeres prenant en cet instant le parti que les insultes des Lacédémoniens auroient dû, peut-être, leur faire prendre dès le commencement de l'action, nous changeâmes assez la face des choses pour que ni Corinthe, ni Corcyre ne pussent raisonnablement s'attribuer la victoire.

Ce fut par le même motif que le lendemain de la bataille, nous envoyâmes encore vingt galeres au secours des Corcyréens; mais beaucoup plus pour contenir leurs ennemis, que pour tenter encore le hasard d'un combat: & c'est ce que Lacédémone, quelque desir qu'elle ait de rejeter sur nous tous les torts, a pu d'autant moins désavouer, que ceux de Corinthe effrayés de l'arrivée des vingt nouvelles galeres, ayant député à nos généraux pour sçavoir quelle étoit à leur égard, l'intention de la république, & se plaindre en même tems & de ce que nous rompions la trêve, & de ce que nous les empêchions de punir leurs

« sujets révoltés, nous répondîmes » que
 « nous ne croyions, par notre conduite,
 » donner au traité aucune atteinte; qu'il
 » nous étoit aussi permis de secourir nos
 » alliés, qu'aux Lacédémoniens de pren-
 » dre le parti des leurs; & que nous ne
 » prétendions pas empêcher les Corin-
 » thiens de se porter par-tout où ils le
 » jugeroient à propos, pourvu que ce
 » ne fût ni contre nous, ni contre aucu-
 » ne place qui, de quelque façon que ce
 » fût, en dépendît. Sur cette réponse, les
 Corinthiens, sans s'être expliqués sur leurs vues, se déterminèrent à partir; & quoiqu'avant que de leur en laisser la liberté, nous fussions en droit de leur demander quelles étoient leur résolutions, ni nous, ni même les Corcyréens ne cherchâmes à troubler leur retraite.

Prévoyant, toutefois, que Corinthe, moins encore par une suite de son propre ressentiment, que par un effet des sollicitations de Sparte, ne tarderoit pas à vouloir se venger de l'injure qu'elle croyoit avoir reçue de nous, nous ordonnâmes à ceux de Potidée qui, quoique colonie de Corinthe, nous étoit alliée, ou, pour mieux dire, étoit une de nos tributaires, de démolir leurs

murs du côté de Pallène, de nous donner des otages, de renvoyer à Corinthe les magistrats qui, de cette ville, venoient tous les ans les gouverner, & de n'en plus recevoir à l'avenir. Toutes ces précautions que l'on a qualifiées injustement d'actes de tyrannie, puisque c'étoit vis-à-vis de nos sujets que nous agissions, nous étoient, quelque dénomination qu'on leur donne, absolument nécessaires, puisque nous avons tout sujet de craindre qu'à la suggestion de ces mêmes magistrats que nous voulions bannir, les Potidéens ne se révoltassent contre nous, & n'entraînassent dans leur révolte tous les alliés qu'ils avoient dans la Thrace.

La défobéissance de Potidée à nos ordres, sa rébellion déclarée contre nous, soutenue ouvertement par le roi de Macédoine, fomentée en secret par Sparte, les différens événemens de cette guerre, tout cela vous est trop connu pour que nous croyons devoir entrer dans de si inutiles détails. Les Lacédémoniens las de la peu féante politique avec laquelle ils nous avoient jusques-là combattu, parurent enfin vouloir mettre en délibération ce qu'ils avoient depuis long-tems décidé; & au milieu d'une

assemblée de leurs alliés qu'ils convoquèrent, nous firent déclarer la guerre, comme ayant enfreint ce même traité qu'ils avoient respecté beaucoup moins religieusement que nous, puisqu'il est de toute notoriété que quand nous nous déterminâmes à secourir Corcyre, ils s'étoient déjà rangés du côté des Corinthiens.

Mais, en supposant que dans cette circonstance, nous eussions tous les torts qu'ils nous attribuent, & qu'ils en eussent même de plus grands à nous reprocher, il ne seroit pas encore vrai que ce fut pour cela seul que l'on nous a déclaré la guerre. Les Lacédémoniens, moins blessés de leur propre foiblesse, que jaloux de la puissance des autres, n'ont jamais vu, sans la plus vive douleur, s'agrandir les peuples mêmes dont ils avoient le moins à craindre; & de toute la Grece, nous sommes ceux qui leur avons de tout tems donné le plus d'ombre. Ils nous le prouverent d'une façon tout à la fois bien marquée & bien cruelle, lorsqu'après la défaite & la fuite des Perses, nous voulûmes reléver nos murs que ces barbares avoient renversés. N'osant nous le défendre, bien moins à cause de l'indécence dont auroit

été cette tyrannie, que parce qu'ils en sentoient toute l'inutilité, ou qu'ils en auroient craint les suites, à cela près de s'opposer à force ouverte au rétablissement de notre ville, il n'y eut rien qu'ils ne tentassent pour l'empêcher; & peut-être, en effet, y seroient-ils parvenus, si Thémistocle en opposant la ruse à la ruse, ne l'eût fortifiée dans le même tems qu'il sçavoit les flatter de l'espérance que conformément à leurs desirs, elle resteroit démantelée.

Si l'on demande pourquoi ils desiroient si vivement qu'elle restât dans l'état de foiblesse où les barbares l'avoient mise, nous répondrons que leur conduite actuelle avec nous l'explique suffisamment.

Si nous étions sans force & sans réputation, nous serions bien sûrs d'avoir avec Sparte une paix éternelle: mais, quelque cas que cette république fasse de ses armes, & quelque terreur qu'elle voulût nous inspirer, nous croirions payer trop cher l'avantage d'être comptés au nombre de ses alliés, même ne nous en coûtât-il que la moindre de nos conquêtes.

Les Lacédémoniens nous reprochent encore d'avoir usurpé le commandement

sur eux, quand nous pourrions, avec beaucoup plus de justice, prouver que c'étoit eux qui l'avoient usurpé sur nous, en rendant permanente une concession qui ne devoit être que passagère. Dans le tems de l'invasion des Perses, chacune des républiques alliées devoit commander à son tour; soit que les peuples avec qui nous combattions se désiassent de leurs généraux, ou qu'ils crussent nous devoir cette marque de respect, lorsque leur jour vint, ils le céderent unanimement à nous & aux Spartiates. Mais ces derniers, qui nous avoient déjà donné mille preuves de leur ambition & de leur jalousie, furent si blessés de ce partage, qu'ils menacèrent de quitter l'armée s'ils ne commandoient pas seuls; & pour éviter qu'ils ne le fissent dans un tems où leur retraite exposoit la Grece entière à recevoir la loi des barbares, nous leur cedâmes l'honneur du commandement. Si depuis nous les en avons laissés jouir long-tems, ç'a été bien moins, comme ils voudroient qu'on l'inférât de notre modération, parce que nous les en croyions nous-mêmes plus dignes que nous, que pour le bien de la Grece, dont, sans cette déférence de notre part, ils auroient troublé le repos par leurs intri-

gues, & par la guerre qu'elles y auroient infailliblement allumée.

Ce fut donc par cette seule considération que nous voulûmes bien servir sous les ordres de Pausanias : mais il y avoit peu de tems qu'il avoit pris le commandement général, que les Grecs, & surtout ceux d'entr'eux que nous venions d'affranchir de l'esclavage des Perses, rebutés de ses façons dures & impérieuses, vinrent nous supplier, comme leurs fondateurs, de les sauver de sa violence, & de commander nous-mêmes. Si nous eussions été possédés de toute l'ambition dont Sparte nous accuse, nous aurions, sans doute, saisi une occasion si naturelle de la satisfaire : mais, moins sensibles à l'honneur de commander les troupes de toute la Grece, qu'au plaisir de pouvoir lui donner des preuves réelles de notre modération, quelque sujet que nous eussions nous-mêmes de nous plaindre de la fierté de Pausanias, non-seulement nous restâmes sous ses ordres, mais nous ne permîmes pas aux autres Grecs de s'y soustraire.

Lacédémone, cependant, fut forcée, sur les plaintes réitérées de tous les alliés, de rappeler ce général; & ceux qu'elle envoya depuis à sa place, n'ayant

pas mieux réussi, elle parut, en les révoquant encore, sans en nommer de nouveaux, se démettre tacitement de ce même honneur auquel elle avoit été si fortement attachée. Les alliés, donc, desirant alors plus que jamais que nous prissions le commandement, nous crûmes enfin devoir céder à leurs instances, & nous en charger. Voilà ce qu'aujourd'hui Sparte qualifie d'usurpation, & un des prétextes qu'elle allegue contre nous. Ils n'ont, disent-ils, jamais consenti que ce commandement leur fût ôté : pourquoi, si elle ne vouloit pas en être privée, ne réclamoit-elle pas alors contre le vœu général qui nous le déferoit, & pourquoi ses propres troupes restent-elles sous nos ordres ?

Tout ce que nous avons fait pendant que nous avons commandé à toute la Grece, a été trop public & trop éclatant, pour qu'il n'y eût pas à nous une forte d'absurdité à croire que nous ayons à vous en instruire. Si nous sommes entrés dans le détail du reste, ce n'est pas que nous l'ayons cru plus nécessaire que ce que nous supprimons, mais, quoique nous n'ayons pu un seul instant vous supposer dans l'ignorance que vous affectiez, nous n'avons pas dédaigné de l'ad-

mettre comme réelle. Fassent pour vous les dieux que votre conduit justifie notre condescendance !

Nous croyons, au reste, pouvoir inférer de la réponse que vous nous avez faite, ou que vous êtes portés d'inclination pour Sparte, ou que vous desireriez que l'une & l'autre des deux républiques vous laissât la liberté d'être neutres. Si, comme nous ne vous cachons point que nous le pensons, c'est le premier, pourquoi Sparte vous permet-elle une politique si déshonorante pour elle & pour vous, & en même tems, si peu faite pour nous abuser ? Si, ce que nous croyons le moins, c'est le second, comment pouvez-vous vous en flatter ? Etes vous encore à sçavoir qu'Athenes & Lacédémone ne connoissent que des ennemis, ou des alliés ? ou, en supposant que l'état des choses forçât chacune d'elles de vous permettre actuellement la neutralité, que celle des deux que le sort feroit triompher, ne vous punit point bientôt de n'avoir pas embrassé le parti du vainqueur ? Mais la majesté d'Athenes se croiroit blessée de vous proposer ces réflexions ; & comme il vous importe beaucoup plus qu'à elle-même que vous

ne vous trompiez pas sur ce que vous croirez devoir résoudre, elle laisse à vos délibérations toute leur liberté. A quoi que ce soit que vous vous déterminiez, la campagne qui va s'ouvrir, ne lui permet pas d'en attendre plus de quinze jours le résultat. Nous envoyons, environ vers ce tems-là, quatre-vingt galeres de votre côté, soit pour punir des sujets rebelles, soit pour secourir quelques-uns de nos alliés ; & les chefs de cette armée auront ordre de s'arrêter dans un de vos ports, d'y recevoir votre réponse, & d'agir en conséquence de ce que vous aurez décidé.

Athenes qui veut bien encore ne vous pas traiter en ennemis, vous recommande aux dieux.

L E T T R E L X V I.

THRASYLLE A ALCIBIADE.

LE hasard vient, mon cher Alcibiade, de me faire avoir avec Socrate un entretien que, tout peu fait pour vous plaire qu'il me paroît, je n'en ai pas moins jugé digne de vous être transmis,

& qui, en conséquence, n'a pas plutôt été terminé, que dans la crainte d'en perdre la plus légère chose, ou d'y rien dénaturer, je suis retourné chez moi l'écrire.

Jè l'ai rencontré sur le chemin qui conduit au Pyrée, mais pourtant, encore dans la ville, & seul, contre son ordinaire. Nos torts avec lui, ou, si vous l'aimez mieux, les siens avec nous, me faisant une peine de sa présence, mon premier mouvement a été de chercher à l'éviter. Il s'en est aperçu, & ne m'en a semblé avoir que plus d'empressement à me joindre. Après quelques reproches aussi doux qu'obligeans qu'il m'a faits sur ma négligence à le voir, & des excuses de ma part, auxquelles, sans me le dire, son air seul m'a fait sentir qu'il ne croyoit pas : eh bien ! m'a-t-il dit en marchant toujours, (& dans l'intention, sans doute, de m'entraîner dans quelque endroit où je ne pusse pas trouver de secours contre lui), quelles nouvelles d'Alcibiade ? Jè n'ignore pas, a-t-il tout de suite ajouté, qu'il se plaint amèrement de l'injustice que je lui fais de le regarder comme l'homme de son siècle le plus frivole : mais, je ne crains pas d'en convenir, en le croyant, j'étois bien éloigné d'i-

maginer que je lui en fisse une.... Jamais, cependant, vous ne l'aviez plus mal jugé.... J'en suis fâché, a-t-il repris ; mais je n'en rougis pas : quelque tems que l'on ait vécu avec les hommes ; avec quelque soin qu'on les ait observés, on est quelquefois forcé, comme je le fais ici, d'avouer que l'on a témérairement prononcé sur ceux que l'on se flattoit de connoître le mieux ; mais souvent aussi, c'est bien moins au peu de sagacité de leurs observateurs, qu'au soin perpétuel qu'ils apportent à se déguiser, qu'il faut s'en prendre. Comment, par exemple, en voyant Alcibiade mettre en apparence toute sa gloire à nourrir des cailles, à séduire & à tromper des femmes, à être le cocher d'Athènes le plus adroit, enfin, à mille autre choses de cette nature, toutes (vous en conviendrez sûrement vous même, mon cher Thrazylle,) aussi peu faites les unes que les autres pour déceler un grand homme, aurois-je pu me douter qu'en effet il en cachoit un ? ... Vous êtes donc revenu de la mauvaise opinion que vous en aviez prise ?... Le moyen que cela ne soit pas, m'a-t-il répondu, de l'air le plus sérieux ? Tout le monde m'assure qu'il a formé le projet de remplacer Périclès. Vous voyez

donc bien qu'il ne peut plus m'être permis d'accuser de frivolité un homme qui, dans un âge si tendre (car , ce me semble , il n'a pas vingt ans encore) peut se proposer d'être le chef de sa république ? Une ambition pareille annonce nécessairement ou la plus inexcusable présomption, ou des talens surnaturels; & si vous connoissez toute l'étendue de mon amitié pour Alcibiade, vous n'aurez pas de peine à deviner laquelle de ces deux choses il m'est le plus doux de lui croire : mais son intention n'est pas, je m'en flatte du moins, de supplanter Périclès ? ... Ah ! ses plus mortels ennemis n'auroient pas l'audace de lui supposer une idée si peu faite pour sa façon de penser. ... En ce cas, il veut donc bien attendre ou que Périclès se lasse d'être à la tête des Athéniens, ou que les Athéniens se lassent d'être conduits par Périclès ? ... On ne peut guere douter que cela ne soit... L'un ou l'autre de ces deux évènements peut ne pas arriver, ou se faire long-tems attendre. Périclès, quelque dégoût qu'il ait pour sa place, tient à la nécessité dont il sent qu'il est à sa patrie; & les Athéniens à leur tour, malgré la véhémence, & même la continuité de leurs déclamations contre lui, ne paroî-

sont pas disposés à se priver d'un chef sous la conduite de qui ils ont fait de si grandes choses.... Je suis de votre sentiment; mais, dans des projets de ce genre, est-il si déraisonnable de compter le hasard pour quelque chose ? ... Aussi peu qu'il le seroit de le compter pour tout: mais, puisqu'Alcibiade a formé le dessein d'être le successeur de Périclès, il est à présumer qu'il a cherché à acquérir toutes les connoissances qu'une pareille place rend nécessaires ? J'ai répondu que je ne croyois pas que vous y eussiez encore pensé.... Ainsi donc, il n'en sçait pas plus sur cela que quand il a cessé de me voir ? Je me rappelle, cependant, que quand il a voulu sçavoir jouer de la lyre, il a pris un maître de lyre; il falloit donc pour cela, qu'il crût que cet art est fondé sur des principes, & que, s'il vouloit, sans les connoître, jouer de cet instrument, il s'en acquitteroit fort mal; ou que, si, de lui même il les cherchoit, quelque aptitude que la nature eût pu lui donner à la lyre, il y emploieroit un tems trop considérable... ? Nouvel aveu de ma part... Il faut donc encore qu'il croie qu'il est, & plus difficile, & plus important de sçavoir jouer de la lyre, que de sçavoir gouverner un état, puis-

qu'il a cru devoir apprendre le premier; & que, n'ayant point la plus légère notion de tout ce que l'autre demande, il ne s'en croit pas moins en état de s'en bien acquitter?... Bon! ne diroit on point, à vous entendre, que cela exige tant de connoissances?... Tant! peut-être me les exagé-je? Mais vous conviendrez que, s'il n'en faut pas tant, du moins, il en faut quelques-unes! ... C'est ce qui me semble... Vous avouez que, soit qu'elles soient aussi bornées que vous l'imaginez, ou qu'elles soient aussi étendues que je le crois, Alcibiade n'a acquis aucune de celles que son projet paroît demander: vous convenez donc en même tems qu'il ne pourroit que s'acquitter très-mal de la place qui fait l'objet de son ambition?... Assurément, non: car qu'importe qu'il ignore ce que vous appelez la science du gouvernement, quand ceux qu'il a à conduire, en sçavent sur cet article encore moins que lui? .. C'est que j'aurois cru que, moins le peuple à la tête de qui l'on est, a de lumieres, plus celui qu'il charge de ses intérêts, est obligé d'en avoir: mais votre réponse me prouve que je me trompois. Si, cependant, les peuples avec qui le voisinage, la différence d'intérêts, les haines nationales

nous mettent si souvent aux prises, n'ont pas pour nous, comme je le crains, la complaisance de se choisir des chefs, qui n'en sçachant pas plus qu'Alcibiade, nous serons tout à la fois, victimes de l'expérience des leurs, & de l'impéritie du nôtre? N'avez-vous point autant de peur que moi, que les Lacédémoniens, par exemple, ne cherchent pas plutôt à tirer parti du mauvais choix que nous aurons pu faire, qu'à l'imiter! Mais, revenons à ce manque de connoissances dont Alcibiade convient lui-même, ou dont vous convenez ici pour lui: il nous dira donc: « Athéniens, si je desire d'être à la tête de votre république, ce » n'est pas que je ne sois très-convaincu » que je ne connois aucune des parties » de l'administration; mais parce que je » le suis que, quelque profonde que puisse être mon ignorance à cet égard, elle » ne sçauroit encore égaler la vôtre.... Vous supposez apparemment, Socrate, quand vous prêtez à Alcibiade un semblable discours, que la tête lui a tourné?... Pourquoi? dès qu'il suppose, lui, ses concitoyens assez peu éclairés pour déferer le gouvernement à un homme de son âge, il doit, en même tems, être sûr qu'en leur faisant l'aveu de son igno-

rance, il ne leur apprendra rien qui ait droit de les surprendre; & qu'en y ajoutant qu'il les croit encore plus ignorans que lui, il ne leur dira non plus rien dont ils doivent s'offenser. Je ne voudrois même pas répondre que, tournés à la plaisanterie comme ils le sont, cette bonne foi de sa part ne lui tînt pas auprès d'eux lieu de tout ce qu'il conviendrait qui lui manque, & dont, en le choisissant pour chef, eux-mêmes prouveroient qu'ils ne feroient point grand cas: mais laissons une discussion qui, si elle ne vous embarrasse point, me paroît vous déplaire. L'homme à qui Alcibiade a l'ambition de succéder, a fait pour sa patrie de si grandes choses, en a tant augmenté la puissance, qu'il a rendu sa place bien difficile à remplir: ne se proposer que de l'égaliser, seroit peu de chose pour le fils de Clinias: sans doute il voudra l'effacer: quels sont, pour cela, ses projets? ... Jusques à présent, je ne lui en connois qu'un: c'est de conquérir la Perse... Effectivement! cette idée est grande: & pour la remplir, quels sont ses moyens?... Des troupes & de l'argent... Vous avez raison: ces deux agens lui sont également nécessaires. Il sçait, apparemment

paremment, ce que l'Attique peut en ce cas lui fournir d'hommes?... Non pas encore; mais vous comprenez bien que c'est ce dont, quand il le voudra, il lui sera bien facile de s'instruire... Je l'avoue, & je crains même qu'il ne lui soit beaucoup plus aisé de sçavoir combien elle en renferme, que d'en trouver autant que son projet en exige: & l'argent? sçait-il ce qu'il y en a dans le trésor? Connoît-il les sources par lesquelles il y coule? A-t-il quelque idée des ressources extraordinaires? Sçait-il ce qu'en tems de paix nous tirons, tant de nos revenus propres, que de nos alliés, de nos tributaires & de nos sujets, & jusques où, dans des tems de nécessité, ces revenus peuvent être portés?... Nouvel aveu de ma part que vous ne sçaviez encore rien de tout cela. De sorte donc, a-t-il repris, que c'est dans l'ignorance la plus profonde de tout ce qu'il faudroit qu'il sçût, qu'il forme seul un dessein dont, même en réunissant toutes ses forces, la Grece entiere n'oseroit pas se promettre le succès? Si la grandeur est dans la chimere, certes les projets d'Alcibiade sont fort grands. Il sçait, du moins, de combien d'ennemis nous sommes environnés; & sans doute, il

songe à s'assurer qu'aucun d'eux ne voudra profiter du tems où, ayant porté toutes nos forces à une expédition éloignée, & pour laquelle, fussent-elles triplées, & au-delà, il est physiquement sûr qu'elles ne suffiroient pas, nous aurons l'Attique absolument à leur merci ? Les Lacédémoniens les plus dangereux, comme les plus acharnés de tous, ne lui inspirent-ils, par exemple, aucune inquiétude ? ... Quoi ! pouvez-vous imaginer que Sparte, qui n'a pas un moindre intérêt que nous mêmes, à voir renverser une puissance qu'elle a vue si près de s'affujettir la Grece entiere, & à laquelle il est impossible qu'elle ne suppose pas toujours le même desir, pût chercher à traverser un projet dont le succès assureroit à jamais sa liberté, & que, même elle se refusât à la gloire d'y contribuer ? ... Je suis convaincu que Sparte ne desire pas moins vivement que nous-mêmes, de voir détruire l'empire des Perses ; mais je le suis pour le moins autant qu'ils aimeroient encore mieux en être écrasés, que de le voir renversé par nos mains ; & qu'ils regarderoient comme le plus grand de leurs malheurs un événement qui ne pouvant qu'ajouter infiniment à notre puissance, leur feroit, avec

raison, craindre de s'en voir bientôt la victime. Pour moi, à l'égard, tant des Lacédémoniens que des autres peuples libres de la Grece qui craignent moins encore la puissance des Perses, qu'ils ne sont jaloux de la nôtre, je vois pour Alcibiade autant d'inconvénient à leur faire confiance de son projet, qu'à leur en dérober la connoissance. Sans eux il ne parviendra jamais à l'exécuter ; & il ne doit pas plus s'attendre que, s'ils en étoient instruits, ils ne le traversassent point de tout leur pouvoir. Je desirerois, cependant, toutes réflexions faites, qu'il prît de préférence, le parti de ne pas l'ébruiter, moins encore par rapport à eux qu'à cause du roi de Perse qu'il est, je crois, de la dernière importance pour lui de laisser dans toute sa sécurité. Car quelles ne seroient pas les alarmes de ce prince, & combien, en conséquence, ne prendroit-il point de mesures pour faire échouer les desseins d'Alcibiade, s'il apprenoit qu'un simple citoyen d'Athenes qui, à la vérité, possède dans sa patrie trois cent arpens de terre qui n'a pas encore vingt ans, & qui, par-dessus tous ces avantages, est le plus beau des Grecs, menace ses états ? Je le vois d'ici armer jusques au

dernier de ses sujets, & craindre encore de n'en avoir pas assez pour s'opposer à une si formidable invasion. Je suis donc si sûr de tout ce que, si le projet d'Alcibiade se répandoit, il y rencontreroit d'obstacles que non-seulement, je lui en promets le plus profond secret, mais que je vous exhorte lui, vous, & tous ceux de ses amis qu'il a pu en instruire, à m'imiter. En achevant ces paroles, nous sommes tous deux rentrés dans la ville, & je l'ai quitté pour vous rendre, comme je vous l'ai dit au commencement de ma lettre, notre entretien dans toute son intégrité.

» Que concluez-vous de ce long récit ?
 » me demanderez-vous sans doute, que
 » Socrate est le plus railleur de tous les
 » hommes ? Pensez-vous qu'avec toutes
 » les preuves qu'il m'en a données, il me
 » fût possible de l'ignorer ? Qu'il se mo-
 » que également de mes prétentions &
 » de mes projets ? Les premières fussent-
 » elles mieux fondées encore, & les se-
 » condes, d'une exécution moins difficile,
 » croyez-vous que je me flattasse qu'il ne
 » cherchât pas à jeter du ridicule sur les
 » unes & sur les autres ? En me rappor-
 » tant cette fastidieuse suite d'ironies,
 » quel a donc été votre but ? Pas d'au-

tre que de vous apprendre non-seule-
 ment comme il pense de vous, mais
 comme il en parle, & de vous dire que
 vous agiriez, selon moi, fort sensément,
 si, oubliant tous les traits que, dans l'oc-
 casion des jeux olympiques, il a lancé
 contre vous, & dont vous êtes, ce me
 semble, plus long-tems piqué que vous
 ne le devriez, vous consentiez à une
 réconciliation entre vous & lui, qu'il m'a
 paru qu'au milieu de tous ses sarcasmes
 il desiroit vivement. C'est pour y par-
 venir que je l'ai prié à souper pour de-
 main. Je vous demande en grace d'être
 du nombre des convives. Je sçais bien
 que, quelque chose que nous fassions,
 nous n'obtiendrons jamais de lui, ou de
 ne nous pas donner de ridicules, ou de
 se taire sur ceux que nous pourrions nous-
 même nous donner ; mais, du moins,
 nous épargnera-t-il devant les autres ; &
 à vous parler naturellement, à moins
 que vous & moi ne changions de senti-
 mens & de conduite, je ne vois pas,
 qu'à ce que je vous propose, il y ait si
 peu à gagner pour nous.

